

D.22  
R.272  
v.8  
1820-26



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS  
DANS LES DEUX INDES.

## LIVRE QUINZIÈME.

COLONIES ANGLAISES FONDÉES DANS LE CANADA, DANS LA BAIE  
D'HUDSON, A TERRE-NEUVE, DANS L'ÎLE SAINT-JEAN ET DANS  
LA NOUVELLE ÉCOSSE.

JUSQU'A présent nous avons reçu sur nos têtes les rayons perpendiculaires du soleil. Bientôt nous ne les recevrons qu'obliques. Ce n'est plus que de l'or que nos avides et cruels Européens iront chercher loin de leur patrie. Moins insensés, s'ils franchissent encore les mers, ce sera pour se soustraire aux calamités de leurs propres contrées; ce sera pour trouver le repos et la liberté; pour défricher des terres incultes; pour couvrir de filets des rives poissonneuses; pour chercher sur le haut des montagnes, dans le fond des forêts, des animaux à dépouiller de leurs précieuses fourrures.

Les sauvages possesseurs des contrées où nous allons faire nos premiers pas ne seront point une

006606



race d'hommes abâtardie, sans force de corps et sans élévation d'âme ; mais des chasseurs, des guerriers endurcis aux travaux, braves, éloquens, jaloux de leur indépendance, et présentant alternativement des exemples de la férocité la plus inouïe, de la plus héroïque magnanimité, et de la plus absurde superstition.

La superstition, cette plante funeste, est donc de tous les climats ; elle croît donc également dans les plaines et sur les rochers ; sous les feux de la ligne, sous les frimats du pôle, et dans l'intervalle tempéré qui les sépare. La généralité de ce phénomène désignerait-elle partout un élan de l'homme ignorant et peureux vers l'auteur de l'existence et le dispensateur des biens et des maux, l'inquiétude d'un enfant qui cherche son père dans les ténèbres ?

<sup>1.</sup> L'Espagne était maîtresse des riches empires du Mexique et du Pérou, de l'or du Nouveau-Monde, et de presque toute l'Amérique méridionale. Les Portugais, après une longue suite de victoires, de défaites, d'entreprises, de fautes, de conquêtes et de pertes, avaient conservé les plus beaux établissemens dans l'Afrique, dans l'Inde et dans le Brésil. Le gouvernement de France n'avait pas même pensé qu'on pût fonder des colonies, et qu'il fût de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Toute son ambition s'était tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions sur le Milanais et les deux

<sup>1.</sup> Raisons qui détournèrent long-temps les Français du projet de former des établissemens dans le Nouveau-Monde.

Sicules avaient entraîné cette puissance dans les guerres ruineuses qui l'avaient long-temps occupée. Des troubles intérieurs la détournaient encore plus des grands objets d'un commerce étendu et éloigné, et de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'était pas formellement contestée ; mais on lui résistait, on l'éluait. Le gouvernement féodal avait laissé des traces ; et plusieurs de ses abus subsistaient encore. Le prince était sans cesse occupé à contenir une noblesse inquiète et puissante. La plupart des provinces qui composaient la monarchie se gouvernaient par des lois et des formes différentes. Tous les corps, tous les ordres avaient des privilèges ou toujours attaqués ou toujours poussés à l'excès. La machine du gouvernement était compliquée. Pour la conduire, il fallait manier une multitude de ressorts délicats. La cour était forcée de recourir souvent aux moyens honteux de la faiblesse, à l'intrigue et à la séduction, ou d'employer les armes odieuses de l'oppression et de la tyrannie ; la nation négociait sans cesse avec le prince. L'autorité des rois était illimitée sans être avouée par les lois ; la nation, souvent trop indépendante, n'avait aucun garant de sa liberté. De là on s'observait, on se craignait, on se combattait sans cesse. Le gouvernement s'occupait uniquement non du bien de la nation, mais de la manière de l'assujettir. Le peuple, sentant toujours



ses besoins, ignorant ses forces et ses ressources, ne voyait que ses droits alternativement blessés et foulés par ses seigneurs et par les rois.

ii.  
Faites et  
revers qui  
rendirent  
mémemorables  
les premières  
expéditions  
des Français  
dans le nou-  
vel hémis-  
sphère.

La France laissa donc les Espagnols et les Portugais découvrir des mondes et donner des lois à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illustré ce puissant empire. Ce grand politique, citoyen jusque dans les horreurs des guerres civiles, envoya, l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l'Amérique septentrionale s'étendait alors depuis le Mexique jusqu'au pays que les Anglais ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avaient parcourue en 1512, mais sans s'y établir. On ne sait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyaient, sur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachait dans le continent une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimère de l'immortalité fut toujours la passion des hommes et la consolation du dernier âge. Cette idée enchantait l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entre eux qui furent victimes de leur crédulité n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les pre-

miers avaient péri dans un voyage où la mort était ce qu'il y avait de plus sûr, on pensa que, s'ils ne reparaissaient plus, c'était parce qu'ils avaient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, et ce séjour de délices d'où l'on ne voulait plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui s'infatuèrent de cette rêverie. Persuadé qu'il existait un troisième monde dont la conquête était réservée à sa gloire, mais croyant que ce qui lui restait de vie était trop court pour l'immense carrière qui s'ouvrait devant ses pas, il résolut d'aller renouveler ses jours et recouvrer la jeunesse dont il avait besoin. Aussitôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avait placé la fontaine de Jouvence, et trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en était parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimère. Il eut le sort de l'alchimiste qui cherche de l'or qu'il ne trouve pas, et qui trouve une chose précieuse qu'il ne cherchait point.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile et d'important a été le fruit d'une inquiétude vague plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard, qui est le cours inaperçu de la nature, ne se repose jamais, et sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue, se rebute, et n'appartient qu'à très-peu d'êtres pour quel-



ques momens. Ses efforts mêmes ne le mènent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard pour le saisir. La différence entre les hommes de génie et le vulgaire, c'est que ceux-là savent pressentir et chercher ce que celui-ci trouve quelquefois. Plus souvent encore le génie emploie ce que le hasard a jeté sous sa main. C'est le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a détéré sans le connaître.

Les Espagnols avaient méprisé la Floride parce qu'ils n'y avaient trouvé ni la fontaine qui devait les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieillesse. Les Français y découvrirent un trésor plus réel et plus précieux ; c'était un ciel serein, une terre abondante, un climat tempéré, des sauvages amis de la paix et de l'hospitalité.

Ce fut pour se procurer les moyens de tirer un parti convenable de tant d'avantages que Ribaud repassa les mers. Si les ordres de ce guide intelligent avaient été suivis, si l'on eût défriché un sol qui n'attendait que des bras nerveux, si la subordination s'était maintenue, si les droits des naturels du pays n'avaient pas été violés, on aurait pu fonder une colonie dont le temps aurait augmenté l'éclat et assuré la prospérité. Mais la légèreté française ne permettait pas tant de sagesse. On prodigua les vivres, les champs ne furent point ensemencés, l'autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles, la fureur de la guerre et de la chasse échauffa tous les esprits,

les Indiens n'éprouvèrent que mépris et que cruauté.

Une conduite si extravagante fut punie comme elle devait l'être. Toutes les calamités imaginables affligèrent l'établissement naissant. Pour s'y soustraire, il fut résolu de reprendre la route de l'Europe. Les vaisseaux manquaient, et les mêmes aventuriers qui n'avaient pas eu le courage si facile d'être cultivateurs pour avoir du pain, eurent l'audace d'entreprendre la construction d'un navire sans avoir jamais manié d'outils, sans aucun des secours que les gens de l'art les plus exercés auraient exigés. On façonna grossièrement les bois qui tombaient sous la main ; la mousse tint lieu d'étoupes pour le calfatage ; les chemises et les draps de lit furent convertis en voiles ; les écorces d'arbres devinrent cordages. Le bâtiment fut lancé à l'eau et vogua sur l'Océan.

Assez peu de temps après l'embarquement, survint un long calme, et les vivres manquèrent. Le désespoir fit arrêter qu'un des associés serait tué pour sauver les autres, s'il était possible. Le sort allait décider du choix de la victime, lorsqu'un soldat nommé Lachau offrit sa vie pour reculer de quelques jours la mort de ses compagnons. Sa générosité fut acceptée. On l'égorgea, on but son sang, on dévora ses membres. La boucherie allait devenir plus sanglante, lorsqu'on aperçut une frégate anglaise sur laquelle était un Français parti de la Floride avec Ribaud. On sut



par lui que le brave Laudonnière, qui avait été du premier voyage, arrivait avec trois navires, avec de l'argent, avec des ouvriers, avec des troupes, avec tout ce qu'il fallait pour fonder un puissant état. Ces nouvelles rassurèrent jusqu'aux plus faibles de ceux qui s'étaient laissé trop facilement abattre. Tous reprirent la route du poste si lâchement déserté. Les anciens et les nouveaux colons construisirent, avec la gaieté particulière à leur nation, le fort de la Caroline, sur les rives du Mai, à deux lieues de la mer, dans une situation plus favorable que celle qui avait été précédemment choisie pour Charles - Fort. Mais, ces travaux finis, recommencèrent les désordres qui avaient tout perdu.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui désolaient la France détournèrent les regards des sujets d'une entreprise où l'état n'avait jamais arrêté ses vues. Les querelles absurdes de la théologie aliénaient tous les esprits, divisaient tous les cœurs. Le gouvernement avait violé en même temps la loi sacrée de la nature qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables, et les lois de la politique qui défendent d'être tyrans sans intérêt. La religion réformée avait fait en France les plus grands progrès lorsqu'elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription, et elle courut aux armes.

L'Espagne, non moins intolérante, avait pré-

venu les querelles de religion en laissant prendre au clergé cet empire absolu qui alla toujours en se fortifiant, et qui désormais ira toujours en s'affaiblissant. L'inquisition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, sut empêcher le protestantisme d'entrer dans l'état, et n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique, accoutumé à s'en attribuer la possession exclusive, instruit des tentatives de quelques Français pour s'y établir, et de l'abandon où les laissait le gouvernement, Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez, qui la commandait, arrive à la Floride. Il y trouve les ennemis qu'il cherchait établis au fort de la Caroline. Il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main, et fait un massacre horrible. Tous ceux qui avaient échappé au carnage furent pendus à un arbre avec cette inscription : NON COMME FRANÇAIS, MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de songer à venger cet outrage, le ministre de Charles IX se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avait approuvé, mais qu'il n'aimait pas, parce qu'il avait été imaginé par le chef des huguenots, et qu'il pouvait donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il était réservé à un particulier d'exécuter ce que l'état aurait dû faire.



Dominique de Gourgue, né à Mont-Marsan en Gascogne, navigateur habile et hardi, ennemi des Espagnols, dont il avait reçu des outrages personnels, passionné pour sa patrie, pour les expéditions périlleuses et pour la gloire, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui, va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, une activité incroyables, les bat partout, et, pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres, sur lesquels on écrit :  
NON COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Espagnols s'étaient contentés de massacrer les Français, jamais on n'aurait usé contre eux d'une représaille si cruelle. Ce fut l'antithèse de l'inscription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable parce qu'on trouva un mot plaisant. L'histoire offre plus d'un exemple où l'on peut soupçonner que ce n'est pas la chose qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la chose.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres suites. Soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride, soit qu'il prévît qu'il ne lui viendrait aucun secours de France, soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finirait avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendraient l'accabler, il fit sauter les forts qu'il avait conquis, et reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui était due, et très-mal par la cour.

Despote et superstitieuse, elle avait trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567 que l'intrépide Gascon avait évacué la Floride, les Français oublièrent le Nouveau-Monde. Egarés dans un chaos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raison et l'humanité. Le peuple le plus doux et le plus sociable devint le plus barbare, le plus sanguinaire des peuples. Ce n'était pas assez des bûchers et des échafauds; criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgeaient à la voix de leurs prêtres qui ne criaient que sang et que vengeance. Enfin le généreux Henri toucha l'âme de ses sujets. En pleurant sur leurs maux, il leur apprit à les sentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie sociale, leur ôta les armes des mains, et les fit consentir à vivre heureux sous ses lois paternelles.

Alors la nation, tranquille et libre sous un roi en qui elle avait confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premières idées devaient se tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Augustin, autrefois construit par les Espagnols, à dix ou douze lieues de la colonie française, les Européens n'avaient pas un seul établissement dans ce vaste et beau pays. On n'en craignait pas les habitans. Tout annonçait sa fertilité. Il passait



même pour riche en mines d'or et d'argent, parce qu'on y avait trouvé de ces métaux, sans soupçonner qu'ils venaient de quelques vaisseaux jetés sur les côtes par le naufrage. Le souvenir des grandes actions que quelques Français y avaient faites ne pouvait pas encore être effacé. Il est vraisemblable qu'on craignit d'aigrir l'Espagne, qui n'était pas disposée à souffrir le moindre établissement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voisinage. Le danger qu'il y avait à provoquer un peuple si puissant dans le Nouveau-Monde inspira la résolution de s'éloigner de lui le plus qu'il serait possible. Les contrées plus septentrionales de l'Amérique obtinrent, par cette raison la préférence. La route en était déjà tracée.

III.  
Les Français  
tournent  
leurs vues  
vers le  
Canada.

François 1<sup>er</sup> y avait envoyé en 1523 le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'observer l'île de Terre-Neuve et quelques côtes du continent, mais sans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations qui étaient les premières débarquées au Nouveau-Monde crièrent à l'injustice en voyant qu'on y courait sur leurs traces. *Eh quoi!* dit plaisamment François 1<sup>er</sup>, *le roi d'Espagne et le roi de Portugal partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage.*

Cartier alla plus loin que son prédécesseur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent; mais, après avoir échangé avec les sauvages quelques marchandises d'Europe contre des pelleteries, il se rembarqua pour la France, où l'on oublia par légèreté une entreprise qu'on paraissait n'avoir formée que par imitation.

Heureusement les Normands, les Bretons, les Basques continuèrent à faire la pêche de la morue sur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voisins. Ces hommes intrépides, qui avaient de l'expérience, servirent de pilotes aux aventuriers qui depuis 1598 tentèrent de fonder des colonies dans ces contrées désertes. Aucun de ces premiers établissemens ne prospéra, parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives, qui n'avaient ni les talens qu'il fallait pour choisir les meilleures positions, ni des fonds suffisans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole, mais en vain; c'était toujours avec une avidité sans vues et sans moyens. Tous ces différens corps se ruinaient l'un après l'autre sans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avaient consommé plus d'hommes, d'argent et de vaisseaux que n'en coûtait à d'autres puissances la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, et jeta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Québec, qui



devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvrait devant cette colonie offrait à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses et profondes, dont la seule hauteur attestait l'ancienneté. Des rivières sans nombre venaient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissaient était coupé d'une multitude de lacs. On en comptait quatre, dont la circonférence embrassait depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces espèces de mers intérieures communiquaient entre elles, et leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, allaient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout, dans cette région intacte du Nouveau-Monde, portait l'empreinte du grand et du sublime. La nature y déployait un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandait la vénération; mille grâces sauvages qui surpassaient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est là qu'un peintre, un poète aurait senti son imagination s'exalter, s'échauffer et se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes. Toutes ces contrées exhalaient, respiraient un air de longue vie. Cette température qui, par la position du climat, devait être délicieuse, ne perdait rien de sa salubrité par la rigueur singulière d'un froid long et violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays

est couvert, n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid l'élévation du terrain, un ciel tout aérien et rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du nord au midi par des mers toujours glacées.

Les habitans de cet âpre climat étaient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de castor serré par une ceinture de cuir, une chaussure de peau de chevreuil, c'était leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis a toujours excité les lamentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs.

Peu de ces sauvages connaissaient la culture, encore n'était-ce que celle du maïs, qu'ils abandonnaient aux femmes, comme indignes des soins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'était qu'il fût réduit à labourer un champ, la même que celle que Dieu prononça contre le premier homme. Quelquefois ils s'abaissaient jusqu'à la pêche; mais leur vie et leur gloire étaient la chasse. Toute la nation y allait comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à sa subsistance. Il fallait se préparer à cette expédition par des jeûnes austères, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandait pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettaient en campagne, les hommes pour

IV.  
Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des sauvages qui habitaient le Canada.